

TROIS CANTILENES

DANIELLE CUSIN

TROIS CANTILENES

Et autres histoires

Du même auteur :

Nous y pensions tout le temps, L'Harmattan, 2010

ISBN : 978-2-9536717-1-1

© Editions Infimes, 2010

Tous droits réservés

A Didier Caulet

LE CRAPAUD

C'est à Venise que

Se passent tous les contes érotiques.

Ecoutez celui-là,

De Dante et de Carlotta.

Quand Dante Cappelletti vit entrer la jolie femme en tailleur jaune, il fut saisi par sa beauté radieuse et ne pensa pas un instant qu'elle pût être la Carlotta Sanseverina avec qui il avait rendez-vous. Malgré sa tenue apprêtée, un superbe tailleur jaune très couture, elle avait su garder un éclat sauvage qu'aucun rouge à lèvres carmin, qu'aucune poudre mate, qu'aucun chapeau chic n'avait pu endiguer. Carlotta était belle, elle avait un port de tête de femme insoumise, elle

avançait conquérante et simple sur le tapis rouge défraîchi, sachant se mouvoir les mains vides sans le secours d'un sac à main. Elle adressa sa requête au réceptionniste, qui envoya vers lui le petit groom :

« — Madame Sanseverina est là, monsieur. Elle a rendez-vous avec vous.

— Faites-la entrer dans le bureau, je la reçois tout de suite, répondit-il machinalement. »

De fait, il se dirigea vers les lavabos et avec un mouchoir en papier se tamponna soigneusement le visage en se regardant dans la glace. Ainsi, c'était elle, Carlotta Sanseverina, cette femme qui voulait acheter son petit hôtel San Stefano. La perspective d'un tête-à-tête l'effrayait et c'est à regret qu'il se dirigea vers son bureau implorant à l'aide toutes les divinités dont il connaissait le nom, bien qu'aucune n'ait le pouvoir de le transformer. Son physique l'épouvantait encore plus qu'à l'ordinaire. Dante était obèse, non pas fort, ni même imposant, il était gros. Ses joues tombaient sur son menton, son menton sur sa poitrine, son ventre sur ses cuisses. Dans cette masse informe de chair, Carlotta ne pouvait deviner

l'homme qu'il était véritablement ou qu'il aurait pu être si sa terrible mère ne l'avait pas gavé jour après jour de nourritures exquises et excessives. Elle avait fait de lui dès l'âge de quinze ans une créature énorme et l'avait ainsi gardé auprès d'elle pour qu'il remplace son père mort quand il était enfant. Elle n'avait pas craint de lui présenter quantité de jeunes femmes laides à qui son obésité ne faisait pas peur comparée aux multiples attraits de sa fortune. Cela étayait sa théorie toute maternelle : il n'existait pour lui au monde qu'un seul amour désintéressé, le sien.

La chaleur à Venise devenait difficile à supporter et la fraîcheur de son bureau lui donna un peu de courage. La jolie femme était assise sur l'extrême bord du fauteuil, nerveuse et pâlie par la pénombre ou la difficulté de sa mission. Il savait qu'elle venait en quémandeuse : elle désirait qu'il baissât le prix du San Stefano. L'agence lui avait fait part de son offre, nettement en dessous du prix qu'il demandait et il avait eu la bêtise de proposer une rencontre pour en discuter. Elle réitéra sa proposition sans perdre une minute

et développa ses arguments. Le San Stefano avait besoin d'une quantité impressionnante de travaux, il avait été surestimé. La somme dont elle disposait était raisonnable, mais elle serait engloutie par l'achat et il ne lui resterait plus rien pour le réaménager. Elle était convaincante et il détaillait le tailleur qui la moulait, la trame serrée du tissu, sa silhouette, les escarpins assortis, le grain du cuir. Il regardait tout ce qu'elle portait sachant qu'il allait céder pour ne pas la regarder en face, elle.

« Des travaux importants sont nécessaires, redit-elle. Vous ne pouvez le nier. »

Il le savait, c'était même la raison pour laquelle il vendait. Deux hôtels rongés par la lagune sont trop pour un seul hôtelier. En vendant l'un, il aurait de quoi réparer l'autre.

« Nous allons nous entendre, dit-il, confiant, mais cela n'est pas simple pour moi. Je tiens beaucoup au San Stefano, c'est l'endroit où j'ai passé mon enfance et cela me brise le cœur de le vendre à bas prix. »

Elle refit son offre avec sentiment, cette fois, lui assurant qu'elle saurait le restaurer, qu'il redeviendrait digne de ses souvenirs.

« La somme, ajouta-t-elle, suffira à rénover l'hôtel où nous sommes. »

Elle regarda autour d'elle avec l'air d'une femme qui perçoit une légère odeur de moisi et qui veut bien encore en douter. Il s' alarma sur l'état de son bien et capitula. Elle avait gagné, le San Stefano ne pouvait être mieux qu'entre ses mains gracieuses. Il les fixa longuement : petites, brunes et étroites, les ongles laqués de rouge.

« Je vais téléphoner à l'agence, lui dit-il. Toutefois, la différence est énorme, vous me devez une contrepartie...

— ...Une contrepartie ? s'étonna-t-elle.

— Ce marché ne se fera que si vous me donnez... Il baissa la voix et se pencha vers elle en se couchant presque sur le bureau. Que si vous me donnez... votre culotte et que vous la retiriez devant moi. Je ne veux rien de plus.

— Je n'en porte pas, riposta-t-elle avec un sourire volontairement forcé.

— Je ne vous crois pas », répondit-il aussitôt avec le même sourire.

Elle se leva et serra nerveusement ses mains l'une contre l'autre.

« Voyez -vous, je ne peux vous donner ce que vous désirez, car mes sous-vêtements sont assortis à mon tailleur. Si je vous donne une pièce, ma tenue sera dépareillée... C'est impossible, dit-elle du bout des lèvres.

— En ce cas, répondit-il calmement, votre démarche était inutile. Notre marché ne se fera pas. »

Elle se rassit en le regardant dans les yeux pour l'intimider. Ils restèrent silencieux. Elle ajouta :

« Vous comprenez, je ne puis me promener ainsi dans Venise. Nue sous mes vêtements, je ne pourrai prendre le vaporetto. C'est très mauvais pour l'hygiène, à cause de l'humidité, de la chaleur, des poussières. Je ne puis m'exposer de cette manière, je crains d'attraper des maladies.

— Je n'insiste pas », dit-il.

Elle se leva vivement, d'une main s'appuya au bureau, de l'autre, elle retira prestement sa culotte et la posa devant lui sur son sous-main. Puis, elle la lui présenta comme le ferait une vendeuse en lingerie, la mettant en valeur en la lissant de la paume de la main, refit le même sourire forcé et partit en claquant des

talons. Il resta assis, prit sa tête dans ses mains. Il pensa qu'elle était fâchée, qu'elle ne pouvait que l'être. Il décida de se la concilier, de restaurer les sentiments d'estime qu'elle aurait pu avoir pour lui s'ils n'avaient pas conclu ce marché humiliant. Il regarda le sous-vêtement dans ses moindres détails, l'éleva à hauteur de son visage et le respira. Il sentit une violente odeur de tubéreuse qui lui faisait penser à une fleur renversée.

Dante se sentait plus crapaud que jamais. Pourtant l'amour absolvait tout. Le jeune homme aux proportions idéales qui habitait en lui avait tous les droits, il pouvait recourir à n'importe quel stratagème pour séduire cette insaisissable princesse. Le gros était le seul coupable. L'inutilité de ce dédoublement le poignait. Maintenant que Carlotta l'avait vu gras, mou et de surcroît libidineux, elle lui refuserait tout, même un misérable petit dîner par semaine pour le seul plaisir d'être en sa compagnie, de l'admirer. Il lui en voulait d'avoir accepté ce marché qui accréditait les théories maternelles. Faisait-elle partie de ces femmes qui croyaient qu'un malheureux morceau de tissu soyeux qui les avait